Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

28 | 2002

Histoire de l'enseignement du français langue étrangère ou seconde dans le bassin méditerranéen.
Volume 2

L'enseignement de l'arabe au lycée de Marseille au XIXe siècle

Marie-Hélène Clavères

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/2691>

DOI : 10.4000/dhfles.2691

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

Pagination : 177-202

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Marie-Hélène Clavères, « L'enseignement de l'arabe au lycée de Marseille au XIXe siècle », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 28 | 2002, mis en ligne le 31 janvier 2014, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/2691> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.2691>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

© SIHFLES

L'enseignement de l'arabe au lycée de Marseille au XIXe siècle

Marie-Hélène Clavères

- 1 L'Ecole des Jeunes de Langues est la première institution consacrée à l'apprentissage des langues modernes imaginée en France. Les négociants français et les diplomates en poste à Constantinople ont pris l'habitude d'avoir recours à des interprètes et drogman turcs qui savent l'italien ou le français. Or on s'aperçoit au XVII^e siècle que ces sujets ottomans servent plus sûrement les intérêts de leurs familles et de leurs compatriotes que ceux de leurs employeurs. Le 1^{er} novembre 1670, Colbert adresse ses instructions à l'ambassadeur de France à Constantinople :

Doresnavant, les droguemans et interprètes des Échelles du Levant résidant à Constantinople ne pourraient s'immiscer à la fonction de leur emploi, s'ils n'étoient François de nation ; [...] de trois ans en trois ans seraient envoyés aux dites Échelles de Constantinople et Smyrne six jeunes garçons de l'âge de neuf à dix ans qui voudraient volontairement y aller et iceux remis dans le couvent des Capucins desdits lieux de Constantinople et de Smyrne, pour y être élevés et instruits à la religion catholique, apostolique et romaine et à la connoissance des langues, en sorte qu'on pût s'en servir avec le temps pour interpréter les dites langues¹.

- 2 Immédiatement placés chez les Capucins, les six premiers enfants apprennent le turc, le persan et l'arabe sous la direction d'un précepteur ou khodja. En 1700, pour compléter ce dispositif, le roi institue au Collège Louis-le-Grand douze bourses pour des enfants arméniens destinés à aider les missionnaires du Levant. Un arrêt de 1721 substitue aux douze enfants arméniens dix enfants français, alternativement pris dans des familles françaises résidant en France et dans celles de négociants français établis dans le Levant ; ils sont expressément destinés à l'emploi de drogman. Marseille joue un rôle déterminant dans cette organisation, comme le souligne Venture de Paradis² dans un de ses rapports :

A la sortie du collège d'un Enfant de langues pour Constantinople, il lui est donné un trousseau en linge et en habits. Il lui est paie les frais de voyage par diligence de Paris à Commune-Affranchie et de là à Marseille [...]. La dépense du séjour à Marseille, et du passage des élèves à Constantinople, étoit payée par la Chambre de

Commerce de Marseille, ainsi que toutes les dépenses de ces élèves à Constantinople³.

- 3 L'Ecole périclité sous la Révolution. Il n'y reste, en 1791, que trois élèves, tenus de suivre les très érudits cours d'arabe, de turc et de persan du Collège de France. Et la plupart des drogman français en poste dans le Levant sont restés fidèles au roi et refusent de servir le nouveau gouvernement. Entre 1791 et 1793, Venture de Paradis rédige plusieurs plans de réorganisation de l'enseignement des langues orientales dans le même temps où Volney⁴ propose une rationalisation de la translittération phonétique de ces langues. Ces démarches convergentes préparent l'opinion à la création d'une nouvelle institution consacrée à l'étude des langues orientales.
- 4 La loi du 10 germinal an III (30 mars 1795) institue l'Ecole des Langues Orientales⁵. Si le projet d'organisation mentionne la richesse de la littérature arabe « qui possède, entre autres ouvrages précieux, des traductions de grec dont les originaux ne sont pas parvenus jusqu'à nous », ce qui semble justifier la localisation de l'Ecole dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale, le législateur assigne explicitement à l'enseignement de l'arabe des objectifs pratiques :

L'arabe est répandu dans tous les États musulmans, dans presque tout le midi de l'Asie, dans une grande partie de l'Afrique et en Barbarie, d'où nos départements méridionaux tiraient autrefois leur blé et diverses autres denrées nécessaires à leur consommation.
- 5 Or Silvestre de Sacy occupe la chaire d'arabe, Langlès celle de persan, et Venture de Paradis celle de turc. Si ce dernier est convaincu de la nécessité d'un enseignement pratique, ni Sacy ni Langlès ne sont désireux ou capables de s'y astreindre : le cours de Sacy pour l'an VI est l'étude d'un poème du XIII^e siècle dont une traduction latine publiée à Leyde en 1761 circule parmi les élèves⁶. Immense érudit auquel les plus grands orientalistes du XIX^e siècle - de Bopp à Kosegarten - rendront hommage, Sacy s'avoue volontiers incapable de suivre une conversation en arabe.
- 6 Après la mort de Venture de Paradis, Volney⁷ propose de regrouper l'ensemble des établissements existants dans un « Lycée asiatique » permettant d'assurer des formations diversifiées dans deux établissements complémentaires : le Collège des Drogmans, situé à Marseille, ouvert aux fils de consuls et de commerçants où l'on enseignerait, outre les langues orientales, la géographie, le commerce, des rudiments de mathématiques et de sciences, et le Collège des traducteurs, situé à Paris, ouvert à un nombre très restreint d'érudits se destinant au classement et à la publication des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale. Le 'Lycée asiatique' ne verra jamais le jour. C'est à l'intérieur et aux marges du lycée impérial⁸ que s'affirme désormais la vocation arabisante de Marseille.

1807-1835 : Gabriel Taouil et la création de la chaire d'arabe vulgaire

- 7 Lors de la création du lycée impérial, le Conseiller d'Etat chargé de la Direction et de la surveillance de l'Instruction publique rappelle dans son rapport de pluviôse an XI la situation particulière de Marseille :

La Commission observe qu'aucune ville n'est plus que celle de Marseille dans le cas de profiter des dispositions de l'article 10 et de l'article 14 de la loi du 11 floréal

d'après lesquelles le Gouvernement peut augmenter le nombre des professeurs des Lycées et y nommer des professeurs de langues vivantes

Elle a considéré que cette ville étant le centre des Commerces du Midi et de la Méditerranée, ses habitants sont dans la nécessité d'apprendre plusieurs langues ; que sa richesse, son commerce et l'abord continuel des étrangers en font un lieu propre à cultiver les sciences et les arts. [...] Elle est persuadée que les langues orientales vivantes sont d'une utilité évidente dans un Port qui fait son principal commerce avec le Levant & qu'il convient de nommer un Professeur de Turc, d'Arabe et de Persan ; que pour celles du Nord, il est également utile de nommer un Professeur d'Allemand & d'Anglais [...]»⁹.

- 8 Deux remarques s'imposent ici. La première est que ces recommandations furent très inégalement suivies : on ne trouve aucune trace d'un enseignement de l'anglais ou de l'allemand à Marseille avant 1828 ou 1829, date à laquelle l'enseignement des langues vivantes est imposé à l'ensemble des établissements secondaires. Sur ce point particulier, Marseille ne fut donc pas pionnière¹⁰. Par ailleurs, si les articles 10 et 14 de la loi fondant les lycées autorisaient la création de chaires de langues vivantes dans certaines circonstances particulières, ils stipulaient très précisément que ces cours devraient être à la charge des familles. Cette disposition ne sera jamais appliquée à Marseille où, dès l'an XI, le Ministère, le Conseil municipal et la Chambre de Commerce se renvoient la responsabilité du traitement d'un professeur qui n'a pas encore été nommé¹¹. Dans une lettre du 29 frimaire an XI, le préfet des Bouches-du-Rhône expose au conseiller d'Etat chargé de la direction de l'Instruction publique Fourcroy les arguments avancés par le Conseil municipal :

L'instruction qui sera donnée au lycée devant être en grande partie dirigée vers les connaissances nécessaires pour former d'habiles négociants, n'est-il pas naturel que la caisse établie pour l'utilité du commerce contribue à les procurer aux jeunes gens qui se destinent à cette utile et honorable profession¹²?

- 9 Des difficultés de même nature surviendront en 1832, puis en 1839, lorsque Mathieu Puschich, ancien interprète du roi pour les langues orientales, se proposera pour fonder une chaire de langue turque, langue dont personne ne nie par ailleurs l'utilité : le Conseil municipal de Marseille niera le caractère strictement local d'un enseignement du turc et demandera qu'il soit « considéré comme une institution nationale », donc à la charge du ministère, dans sa séance du 12 janvier 1832. Le Conseil Royal de l'Instruction Publique renverra la demande au Ministre du Commerce lors de sa délibération du 12 février 1839¹³. Le projet n'aboutira pas.
- 10 Le cours public d'arabe est créé par décret du 31 mai 1807. L'indemnité est généreusement¹⁴ fixée à 3000 F, le titulaire devant en outre bénéficier du logement et du couvert au lycée¹⁵. Le titulaire est Gabriel Taouil, prêtre du rite grec catholique originaire de Damas et âgé d'une cinquantaine d'années. Ancien missionnaire, ancien interprète de l'armée d'Egypte, il a rendu des services personnels à Bonaparte, notamment à Saint-Jean d'Acre, et collaboré avec quelques-uns des plus éminents membres de l'Institut d'Egypte, comme Monge ou Geoffroy Saint-Hilaire. Ayant suivi l'armée française en l'an IX, il fait partie du « dépôt des réfugiés égyptiens » qui se fixe à Marseille¹⁶. « Don Gabriel », comme on le nomme parfois, a fait un voyage à Paris pour rencontrer Sacy en 1806. Célibataire, il vit modestement, passe pour faire des placements avisés. En 1827, il achètera pour 8000 F une propriété dans les environs de Marseille.
- 11 Le premier « cours gratuit de langue arabe » a lieu le 3 novembre 1808, à l'intérieur du lycée, mais il est ouvert aux habitants de la ville. Le prospectus précise que le

professeur « donnera ses leçons tous les jours de classe à 2 heures et demie après midi¹⁷. » En 1810, le nombre de cours hebdomadaires est réduit à trois, puis à deux, et l'année suivante, le professeur cherche des moyens pour lutter contre l'absentéisme :

Le Professeur a eu à chacune des années précédentes le désagrément de voir que beaucoup d'élèves admis à l'ouverture du cours annuel l'abandonnent ensuite à différentes époques de l'année, après avoir ainsi absorbé en pure perte un tems aussi pénible pour lui que précieux pour les élèves. C'est ce qui l'a déterminé cette année à exiger de ceux qui se sont présentés, un écrit de leurs parents ou correspondants, portant engagement de faire suivre les leçons à ces élèves avec assiduité jusqu'à la fin du cours. Il espère que cette mesure qu'il regarde comme essentielle au succès de son enseignement, sera entièrement approuvée¹⁸.

- 12 Le décret du 3 septembre 1811¹⁹ propose une réforme radicale de l'enseignement en partageant les élèves en trois divisions distinctes et en établissant pour chaque niveau un programme qui ressemble beaucoup à celui que Victor Cousin dressera pour l'ensemble des langues modernes en 1840 : lecture, écriture, premiers principes de la grammaire arabe, récitation des leçons d'explication pour les commençants ; lecture, écriture, principes de la grammaire, orthographe et version pour la seconde division ; totalité des principes de la grammaire, syntaxe, explication à livre ouvert d'un auteur arabe, thème et version pour les élèves les plus avancés. Il est en outre prévu que des accessits seront décernés aux meilleurs élèves. Ce décret ne semble pas avoir été appliqué. Sans doute parce qu'il aurait triplé la charge de travail de l'unique professeur. Mais aussi parce que le principe même de gradation de l'enseignement est difficilement conciliable avec les procédés du professeur, qui donne en arabe²⁰ des explications au fil du texte et ne semble pas avoir eu des connaissances très précises en grammaire ou une bonne maîtrise de la langue française.

- 13 La faiblesse des effectifs - 11 en 1811- et la réduction des horaires inspirent au maire des remarques acides, la dépense imposée à la ville étant jugée disproportionnée. En 1814, le Conseil municipal refuse de voter les crédits nécessaires à la rétribution du professeur avant de se voir contraindre par le préfet de revenir sur cette décision. C'est au manque d'ouvrages élémentaires que Gabriel Taouil attribue l'insuccès de son enseignement. Il se rend donc à Paris en décembre 1821 pour demander au ministre des livres ; *Les Séances de Hariri*, publiées par Silvestre de Sacy, *Les Oiseaux et les Fleurs*, allégorie d'Azz-eddin, publiée et traduite par Garcin de Tassy. En 1831, le professeur a 76 ans, et ne semble pas disposé à prendre sa retraite. Le rapport du préfet au ministre, du 21 octobre, ressemble à un constat d'échec :

Il n'existe pas à Marseille d'autre cours d'arabe vulgaire que celui de M. Gabriel Taouil.

Cette institution fut le résultat d'une pensée éminemment utile pour le pays. L'étude de l'arabe vulgaire offrait de grands avantages à une ville qui a des relations commerciales si fréquentes et si immédiates avec les régions du levant et principalement avec l'Egypte et la Syrie, où la langue arabe est parlée. L'étude de cette langue devait rendre ces relations plus sûres, plus faciles et plus commodes. Elle devait fournir des sujets plus aptes aux maisons de commerce de Marseille qui fonderaient des succursales dans le levant. Ces avantages étaient promis par l'établissement du cours de langue arabe ; mais je ne dois pas dissimuler que le succès n'a pas répondu aux espérances.

J'en ai cherché la cause ; je l'ai demandée aux personnes les plus propres à l'indiquer ; elles se sont accordées à dire qu'il ne fallait l'attribuer qu'au défaut d'aptitude du Professeur.

M. Gabriel Taouil ne fait que l'arabe vulgaire et quoiqu'il réside en France depuis 26 ans, il ne parle pas assez bien la langue Française pour expliquer, clairement et correctement, dans cette langue, l'arabe qu'il doit apprendre aux habitants.

Je crois que ses connaissances grammaticales sont fort bornées. D'après ce qui m'a été dit par des personnes qui fréquentent le collège royal, l'unique travail de M. Taouil a été de lire un auteur arabe et de faire comprendre, à grand peine, le sens de chaque mot, sans aucune explication des rapports des mots entr'eux, ni des règles de la grammaire et de la syntaxe. Il est résulté de là que, parmi les écoliers qui ont suivi son cours, quelques-uns, les plus patients, sont parvenus à lire et à écrire les caractères arabes et, peut-être, à savoir la signification de quelques mots, mais sans aucune notion de règles générales qui auraient pu les conduire à une connaissance exacte et complète de la langue et leur permettre de la parler. Aussi, depuis longtemps, les écoliers Français ne fréquentent plus le cours de M. Taouil. Ce cours n'a eu d'utilité réelle que pour quelques enfans des Égyptiens émigrés à Marseille qui, sachant déjà l'arabe qu'ils ont parlé dans leur famille, ont appris de M. Taouil à le lire et à l'écrire. Ces enfans sont, aujourd'hui, les seuls qui suivent ses leçons et encore, l'année passée n'y étaient-ils qu'au nombre de deux ou trois²¹.

- 14 En 1832 Gabriel Taouil a 3 élèves, mais la note transmise par le recteur d'Aix au Ministre du Commerce et des travaux Publics le 2 février 1832 laisse entendre que son enseignement n'a pas toujours été infructueux :

J'ignore si maintenant ces jeunes élèves puisent dans son cours une véritable instruction mais les seuls disciples remarquables qu'il ait produits remontent déjà à une époque assez éloignée : on cite parmi eux MM. Garcin de Tassy, Agoub et le malheureux Albrand, à qui la connaissance de la langue arabe avait ouvert l'entrée de Madagascar, où il périt dans la colonie naissante qu'il avait fondée²².

- 15 C'est précisément à Agoub, ancien élève de Gabriel Taouil devenu titulaire de la chaire d'arabe à l'Ecole des Jeunes de Langues de Paris, que le ministre songeait pour le remplacer. Le titulaire s'étonne, s'indigne, refuse toute idée de mise à la retraite. Victime d'une apoplexie en septembre 1834, il désigne lui-même son suppléant - pour ne pas dire son successeur - et meurt le 13 février 1835. Pendant l'année 1834-1835, les cours sont donc assurés par Joseph Sakakini. Né au Caire le 3 décembre 1794, veuf ayant six enfans à sa charge, il n'est guère lettré, mais très honorablement connu des négociants marseillais auprès de qui il joue volontiers le rôle de secrétaire et d'interprète.

- 16 Le 30 mars, le préfet des Bouches-du-Rhône transmet au ministre les craintes du proviseur d'une possible suppression de la chaire :

Les nombreuses et importantes relations de Marseille avec les peuples d'Orient qui parlent l'arabe, ont de temps immémorial été appréciées, avec juste raison, comme une des principales bases de la prospérité de cette ville. Aussi nos négociants ont-ils, dans tous les tems, senti la nécessité de se former dans la connaissance de cette langue, nécessaire aux relations qu'ils entretiennent directement avec ces contrées, aux gérans qu'ils y envoient régir pour leur compte des établissemens commerciaux ; et enfin, pour communiquer avec les Orientaux qui sont attirés dans ce port par des affaires de toute nature. Cette langue n'est pas moins utile à nos marins qui vont parcourir les mers du Sud de l'Asie, attendu que l'arabe est la langue radicale de presque tous les idiomes parlés dans la Polynésie et tout le long des côtes, depuis Madagascar jusque dans l'Inde.

Nos relations diplomatiques avec ces pays lointains ont souvent été facilitées par le secours que les Marseillais instruits dans les langues orientales ont donné aux envoyés du gouvernement, ou par les négociations dans lesquelles ils ont été employés directement.

L'économie qui résulterait de la suppression de cette chaire ne serait nullement en rapport avec la perte des avantages énumérés ci-dessus, mais cependant on peut

encore effectuer cette économie en partie en réduisant les honoraires du nouveau professeur²³.

- 17 Ces craintes sont sans objet. Le 21 mars, le ministre Guizot a nommé Eusèbe de Salles à la chaire d'arabe de Marseille.

1835-1837 : Eusèbe de Salles ou Joseph Sakakini ?

- 18 Eusèbe Desalle²⁴, qui se fera appeler « de Salle », « de Salles » et parfois « comte de Salles », est né le 17 frimaire an V (17 décembre 1796) à Montpellier, où il fait des études de médecine sans parvenir toutefois à obtenir l'agrégation. En 1817, il s'inscrit à l'Ecole des Langues Orientales de Paris, où il étudie sous la direction de Garcin de Tassy, ancien élève de Gabriel Taouil, et de Caussin de Perceval. Il publie en collaboration avec Amédée Pichot des traductions de Byron, et ramène de ses voyages à Londres un *Tableau des mœurs britanniques* qu'il signe du pseudonyme d'Arcieux. Lors de l'expédition d'Alger, en 1830, il est interprète de l'armée d'Afrique. Il exerce comme médecin dans un dispensaire à Alger, y fait l'acquisition de terrains. Rentré en France en 1832, il publie *Ali le Renard*, roman historique retraçant la conquête d'Alger et incitant à la colonisation de l'Algérie. Cherchant à concilier son intérêt pour les langues et ses connaissances en médecine, il tentera de fonder une nouvelle discipline, la « philosophie ethnographique », qu'il illustrera principalement par deux ouvrages : un *Mémoire sur la polygamie musulmane*, publié en 1842, qui lui vaudra d'être admis à la Société ethnologique de Paris, et *l'Histoire générale des races humaines*, publié en 1849, qui tente de démontrer, en conformité avec les enseignements de la Bible, l'unité de l'espèce humaine, et reçoit un bon accueil dans les milieux conservateurs. Il s'installe à Marseille en juillet 1835, alors que l'épidémie de choléra fait rage, ce qui lui permet de mettre en avant ses compétences de médecin. En septembre, il épouse Sarah-Bridget Wolff, veuve d'un baron danois et petite-fille de maharadjah, élevée aux Indes où elle possède des biens. Le successeur du discret Gabriel Taouil n'est décidément pas un banal régent de collège : Eusèbe de Salles ne se contente pas, pour le démontrer, d'assister aux soirées de la Préfecture. Il fait aussi imprimer un prospectus²⁵, où il annonce le programme de son cours :

Alphabet. [...]

Texte où sont employées toutes les lettres de l'alphabet. [...]

Prononciation littéraire [...]

Prononciation vulgaire [...]

Traduction mot-à-mot

Un Cerf mâle devint faible de soif de lui et bela et alla vers une source, et il vit image de lui dans l'Eau ; et il s'affligea pour la ténuité des Jambes de lui, et se réjouit et s'enorgueillit pour la beauté des cornes de lui et la grandeur d'elles.

L'Analyse grammaticale qu'il est aisé de faire au moyen de cette traduction peut indiquer les principales règles de la construction Arabe, ainsi que les syntaxes de concordance et de régime.

- 19 Les négociants marseillais ne sont peut-être pas suffisamment familiarisés avec Dumarsais, Luneau de Boisjermain ou Volney pour comprendre tout l'intérêt potentiel du projet. Il sont surtout effrayés par l'en-tête du prospectus : «École Royale des Langues Orientales, Succursale de Marseille». Cette institution n'avait aucune existence légale et son invention faisait craindre, pour l'enseignement, des dérives académiques. La Chambre de Commerce conteste très violemment le choix du ministre :

[...] Quant à l'arabe, le gouvernement dans sa sagesse a bien senti qu'il convenait de faire enseigner cette langue à Marseille, pour favoriser nos rapports avec l'Afrique, où notre nation victorieuse a de si grandes destinées, et avec la Syrie et l'Égypte, où nos relations commerciales ont tant d'importance. Mais, sans supprimer les mouvements de reconnaissance que nous inspirent de bonnes intentions, nous pouvons assurer qu'il a manqué le but en choisissant pour occuper la chaire de Marseille Monsieur le Docteur de Salles, professeur purement théorique, qui pourrait peut-être écrire avec succès une dissertation de la Grammaire Arabe, mais qui sans aucun doute serait incapable de lire et d'interpréter la lettre d'un Négociant d'Alep ou de Damas, ou de quelque Echelle que ce soit²⁶.

- 20 Le 28 juin 1837, une pétition réunissant trente-six signatures, pour la plupart de négociants en rapport avec les échelles du Levant, est adressée au ministre, réclamant le remplacement d'Eusèbe de Salles par Joseph Sakakini :

Les soussignés Négociants de la Ville de Marseille, ont l'honneur d'exposer à votre Excellence qu'une chaire de langue arabe vulgaire est établie au Collège Royal de Marseille depuis de longues années.

Les relations commerciales qui existent entre Cette ville et l'Orient en firent sentir l'utilité ; aussi, le gouvernement protecteur naturel du commerce daigne-t-il en maintenir un cours dont les résultats sont si avantageux pour la Cité.

Don Gabriel Taouil, d'origine Égyptienne, orientaliste distingué, occupa cette chaire jusqu'à sa mort. Les Élèves qu'il forma pendant son long professorat témoignent encore aujourd'hui par leur instruction dans la langue arabe combien étaient intelligentes & profitables les leçons qu'ils s'empressaient de venir entendre. Mais Don Gabriel Taouil, déjà avancé en âge, pouvant à peine satisfaire le zèle qui l'animait pour des fonctions dont il comprenait toute l'importance, & ne voulant les confier qu'à un professeur habile, présenta au Gouvernement M. Georges Sakakini comme son suppléant, comme seul capable de continuer la direction imprimée aux études de la langue Arabe.

En effet, jaloux de mériter la confiance dont l'honorait le Gouvernement, M. Georges Sakakini ouvrit son cours, et les progrès qu'il fit faire à ses nombreux Élèves, furent rapides & extraordinaires. Ceux-ci, pleins de reconnaissance pour un Professeur qui sut en si peu de tems leur rendre faciles les difficultés d'une langue si profonde & si riche, adressèrent à Monsieur le Ministre de l'Instruction publique une supplique à l'effet de solliciter le maintien d'un Professeur qui pouvait leur parler les deux langues, leur enseigner la calligraphie arabe, & surtout les familiariser avec le style commercial. Le Gouvernement en décida autrement.

Les soussignés ne doivent pas approfondir les motifs qui ont décidé le gouvernement à priver la chaire d'un professeur distingué, ils ne doivent pas non plus contester le mérite du professeur qui exerce aujourd'hui, mais dans leur âme & conscience, ils prennent la liberté de représenter humblement à Votre Excellence qu'il est indispensable qu'un Professeur réunisse les qualités nécessaires pour se livrer à l'enseignement d'une langue étrangère. D'abord connaître les principes de cette langue, la prononcer purement, l'écrire correctement, & avec quelque élégance, former les élèves au style commercial, & leur donner par là les moyens de pouvoir traduire avec facilité une correspondance à première vue.

Le Professeur actuel connaît certainement les principes de l'arabe littéral, qui n'est d'aucune utilité pour le Commerce & ses relations avec l'Orient. Mais il ne connaît ni la prononciation, ni le style commercial, ni l'arabe vulgaire. Son cours se borne à expliquer les règles aux Elèves, à leur lire l'ancien testament, & à leur en donner la traduction à la faveur du texte latin qui est en regard. Ce mode d'enseignement est tellement nul que les Élèves ont abandonné un Cours pour eux si précieux sous une autre direction [...].

L'intention paternelle du gouvernement est sans nul doute de faciliter, de protéger les progrès d'une langue dont la nécessité se fait sentir davantage dans une ville comme Marseille, où les rapports commerciaux avec le Levant prennent de jour en

jour plus d'extension. Il faut un Professeur qui sache l'Arabe vulgaire et moderne, apte à former des Élèves et pour la littérature arabe et pour le style commercial. Ce dernier point est le plus important, car les maisons de commerce qui correspondent avec l'Orient, sont obligées de faire venir à grands frais des commis arabes qui supplantent nos élèves, Eux si avides d'instruction, & qui avortent dans leurs études, faute d'une source à laquelle ils puissent puiser. La chaire de langue arabe, qui a été créée pour l'arabe vulgaire, doit être utile au Commerce. Si l'on n'y professe que l'arabe littéral, cette chaire ne serait plus qu'un objet de luxe, & la Chambre des députés aurait pressenti l'événement lorsqu'elle a supprimé dans le Budget les émoluments attachés à cette place.

Le Gouvernement doit vouloir l'exécution de ce qu'il s'est proposé en maintenant cette chaire à Marseille. Être utile aux élèves qui cultivent la littérature arabe et être utile aux jeunes gens qui cultivent la même langue pour en faire usage dans les comptoirs en relation avec le Levant.

Les soussignés, la plupart négocians en rapport avec les Échelles de l'Orient, osent soumettre à Votre Excellence, que pour atteindre le double but que le gouvernement s'est proposé, Monsieur Georges Sakakini est le seul professeur à Marseille réunissant toutes les qualités, capable de diriger une pareille institution, & de produire de bons élèves. M. Georges Sakakini est journellement appelé dans nos premiers comptoirs pour expliquer des difficultés qui surgissent quelquefois dans la correspondance ; il les résout instantanément. Du reste, l'expérience du passé est encore là, vivante, et prête à répondre pour l'avenir [...]»²⁷.

- 21 Eusèbe de Salles qui, sous la pression, a fini par demander un congé et s'apprête à partir en voyage, suscite une contre-pétition datée du 28 septembre 1838 et adressée à la Chambre de Commerce- Les signataires demandent que le titulaire soit suppléé par l'abbé Barges²⁸ pendant son absence et rendent un hommage appuyé au titulaire :

L'enseignement de la langue Arabe a été régénéré à Marseille par M. Eusèbe de Salle. Depuis son arrivée les leçons ont été plus fréquentes, les auditeurs plus nombreux, l'instruction a été rapide, attrayante, utile à des Français, et non plus comme autrefois monopolisée par quelques étrangers. A part un grand nombre d'élèves appartenant à d'autres communes ou départements, nous pourrions citer les jeunes Descoles, Barram, Renaud, Lanusse, Autran, Rave, Abdelat, la plupart Lauréats du Collège, où ils sont encore retenus pour le Complément de leur éducation, sans quoi ils fonctionneraient déjà dans les comptoirs pour la Correspondance Arabe.

Cette amélioration, après les talents & le zèle du Professeur, tient surtout au remplacement de la routine orientale, lente & incohérente, par les méthodes Européennes, familières à tous les jeunes gens dotés de l'instruction Secondaire ou primaire, méthodes appuyées principalement sur la Grammaire d'arabe vulgaire de Caussin de Perceval, et sur des lettres commerciales de Syrie, d'Égypte et des régences, toutes écrites en Arabe Vulgaire, et dont le professeur possède de nombreuses collections.

D'autre part, il était à la Connaissance des Soussignés que M. l'Abbé Barges qui fut avec feu Albrand l'élève le plus distingué de G. Taouil, a été reçu en qualité d'Orientaliste par notre Académie marseillaise, et par la Société Asiatique de Paris, & qu'il est connu comme praticien d'Arabe Vulgaire par M. Varsy & par tous les paroissiens de la Chapelle de la rue Montand où M. Barges prend part aux Offices célébrés en Arabe ; qu'il est ancien professeur de divers établissemens d'éducation et que par conséquent sachant l'arabe littéral, parlant l'arabe vulgaire, il est capable d'enseigner cette dernière langue par les Méthodes Européennes les plus certaines, les plus rapides, les plus utiles aux Jeunes Français²⁹.

- 22 La pétition est accompagnée d'une lettre d'Eusèbe de Salle, « professeur et lecteur royal à l'Ecole Spéciale des Langues Orientales de Marseille³⁰ » :

Le Ministre de l'Instruction Publique dans une audience que j'obtins de lui le 11 août dernier me dénonça de basses manœuvres dont ma chaire était le point de mire [...].

Les pièces principales de l'intrigue étaient, m'a-t-on dit, une pétition déposée à votre Chambre et deux copies adressées au Ministre et à la députation. Les accusations contenues dans ces pièces sont trop absurdes et trop lâches pour que nos amis aient pris la peine d'y répondre dans le détail, d'ailleurs la rédaction louche et le mauvais langage n'y laissant apercevoir avec évidence qu'une avidité sans aucun titre, pas même celui de citoyen français [...].

En affirmant la compétence spéciale du titulaire et du remplaçant, nos amis, qui sont pour la plupart juges fort compétents eux-mêmes, ont surtout voulu prêter main forte à l'autorité souveraine, sanctionner la chose jugée par les juges les plus éclairés. Ils n'ont pas prétendu, comme d'autres négociants moins réservés, s'ériger en Sorbonne de grammairiens et d'arabisants, ils ont encore moins voulu induire l'aptitude à l'enseignement de l'habitude de pratiquer une langue. Ils savent trop bien qu'en France tous ceux qui parlent bien français ne sont pas pour cela capables d'enseigner le français. Que serait-ce s'ils le parlaient incorrectement ! S'ils ne l'avaient appris que dépaysés et au sein d'une famille ignorante !

Enseigner, Messieurs, est un art difficile ; son instrument est la méthode. Or c'est surtout par la rapidité, par la certitude de la méthode, que l'Europe est aujourd'hui supérieure à la vieille Asie. C'est pénétrés de ces vérités que nos amis ont voulu empêcher de se produire le scandale d'un enseignement qui outrageait la méthode autant que l'honneur européen. Un cours payé par l'argent français dans une ville française, et officiellement destiné aux jeunes français, ce cours était monopolisé par quelques étrangers. Le moyen était simple et infaillible pour mettre les français à la porte : on parlait arabe dès la première leçon.

Ce procédé, j'en suis fâché pour sa mémoire, G. Taouil l'a pratiqué toute sa vie, faute de savoir la langue française. Pendant les derniers mois, il a eu un remplaçant qui a continué le procédé, faute de savoir la grammaire française.

Loin donc de se plaindre aujourd'hui qu'il n'y ait pas un seul français arabisant dans les comptoirs de Marseille, cet individu ferait mieux de ne pas réveiller un méfait dont il fut complice et témoin ; et nos amis pourront lui apprendre que j'ai fait en deux ans plus d'élèves que Gabriel Taouil n'en a fait en trente. Mais je n'ai pu lancer dans les comptoirs de Marseille des enfants de 15 et 16 ans. C'est pourtant de cet honorable précédent que l'individu argue comme d'un service rendu et d'un engagement pris envers lui par le Gouvernement [...].

A chacune des assertions de nos amis nous pouvons joindre des pièces officielles qui la prouvent. La fréquence plus grande des leçons est un fait connu de tous les Marseillais habitués des cours communaux [...].

Enfin, l'on a fait grand bruit des services rendus à la ville et au commerce de Marseille. Cela traduit en fait, veut dire que trois ou quatre maisons se servent d'un Égyptien pour leur correspondance arabe. Mais un commis employé et payé pour cette traduction n'est pas plus un fonctionnaire rendant des services à une ville, que trois étrangers ne sont le commerce marseillais.

Je ne prétends pas être plus désintéressé en faisant le cours du collège royal, mais le cours communal auquel je ne suis nullement tenu est donné gratis à la ville. La traduction des adresses orientales pour l'administration des postes, l'interprétation de pièces arabes que divers négociants m'ont fait l'honneur de me confier, voilà aussi des fonctions gratuites.

- 23 Le professeur fait ici allusion aux « cours communaux » établis rue d'Aubagne vers 1830, dont la fonction est de dispenser le soir un enseignement de niveau supérieur à des adultes dans divers domaines scientifiques. Depuis 1836, Eusèbe de Salles y assure un cours gratuit d'arabe, dans lequel la littérature, l'histoire ou la géographie jouent un rôle bien plus important que dans le cours dispensé au collège royal. Dans ce cadre, que

le professeur affectionne particulièrement, l'arabe devient parfois prétexte et le professeur multiplie les digressions sur la philosophie ethnographique.

- 24 Eusèbe de Salles s'absente de Marseille de 1837 à 1839. Il visite la Basse-Egypte, la Syrie, la Palestine, la Haute-Egypte, Constantinople, Malte, Rome : il publiera à son retour deux volumes de souvenirs sous le titre *Pérégrinations en Orient*, et un *Mémoire sur la peste*, inspiré par ses observations sur les pestiférés d'Alexandrie, du Caire ou de Jaffa. Ses cours sont assurés par l'abbé Barges, qu'il rétribue lui-même, et que les partisans de Sakakini poursuivent de nouvelles pétitions. Il se confie à son ami Falguettes, consul de France à Malte, dans une lettre du Caire datée du 25 mars 1838 :

[...] J'ai trouvé en même temps une lettre de mon suppléant l'abbé Barges qui me fait part des tracasseries dont sa personne et ma chaire ont été l'objet depuis mon départ ; si vous êtes encore à Marseille au moment où ces lignes vous parviendront, vous aurez certainement à opiner sur la question, car toutes les personnes à qui vous parlerez de moi, Chambre de Commerce, corps diplomatique, autorité ont pris couleur dans cette affaire dont je vous ai dit quelques mots au Caire. Un Égyptien nommé Saccatini [sic] prétendait me remplacer pendant mon absence afin d'avoir droit plus tard à ma chaire, car tout le monde pense à Marseille que j'ai peu de goût pour une position infime et pour le séjour de la province. Cependant on se trompe quand on croit que je ne sais pas me reléguer aux échelons inférieurs en attendant de monter plus haut. C'est une philosophie sans laquelle toute carrière serait fermée. Une fois en train de désirer, M; Saccatini [sic] a trouvé commode de dire que je n'étais pas capable de remplir la chaire non plus que mon remplaçant, et il a trouvé quelques juifs et quelques levantins qui ont appuyé la pétition où ils nous désignent comme trop savans pour enseigner l'arabe vulgaire. Une première démarche de ce genre me fut dénoncée par Salvandy lorsque j'allai prendre congé de lui en août dernier, mon absence en a encouragé d'autres, dans lesquelles les négocians se sont érigés en Sorbonne grammaticale et orientaliste, tandis que le préfet s'abstenait de consulter les hommes compétens du corps enseignant. Les Marseillais ont oublié mon dévouement pendant les trois choléras, ont oublié les cours de littérature et d'histoire que je leur ai fait gratis en sus du cours d'arabe obligé, ils ont oublié qu'ils ont reçu des politesses dans mon salon, ils ont oublié tout cela par pitié pour un père de famille ruiné par de mauvaises affaires, ignorant en français encore plus qu'en arabe, étranger par sa naissance, aussi bien que par son caractère et son éducation, intéressant peut-être comme mendiant, mais peu recommandé comme professeur, sans titres directs ni services antérieurs.

Ces histoires, vous le sentez, sont peu faites pour me raccommoder avec les Marseillais et si vous pouviez rendre Mignet, Thiers et quelques autres un peu honteux de la position où ils m'ont laissé mettre et où ils me laissent encore inquiéter, il me semble qu'au retour de mon voyage le temps d'une justice plus haute pourrait enfin sonner pour moi. [...] Le désert et le dromadaire me plaisent beaucoup. L'arabe savant étudié dans les livres a bien son mérite quoiqu'en disent les praticiens de Marseille. A Alger l'arabe savant m'a fait comprendre le maugrébin écrit et parlé ; ici, je me suis aperçu en arrivant que l'accent était différent, et que trois ans de patois marseillais m'avaient un peu rouillé. Cela arrive à tout le monde après quinze jours d'interruption, mais au bout de quelques séances, on se réveille armé de toutes pièces. Je l'ai éprouvé pour l'anglais, pour l'italien, et même pour les patois du midi, je l'ai éprouvé pour l'arabe du Caire. Je m'amuse aujourd'hui de la surprise de bien des gens avec lesquels je n'avais dit que quelques mots d'arabe ou avec lesquels j'avais toujours parlé italien ou français. Quinze ans d'études sérieuses sont toujours un bon fondement pour devenir praticien [...] ³¹.

1846-1867 : Eusèbe de Salles et Joseph Sakakini

- 25 De retour à Marseille, Eusèbe de Salles multiplie les gestes de bonne volonté, poursuivant son cours communal, ouvrant son cours au collège aux militaires en partance pour l'Algérie. Le rapport rendu au préfet par le maire le 17 janvier 1842 détaille ses activités :

M. Eusèbe de Salles fait deux cours par semaine dans le local de la rue d'Aubagne destiné aux cours communaux, les lundi et vendredi, de deux heures à trois. L'année dernière, ce cours attirait en hiver, dès le début, de 25 à 30 auditeurs, ensuite de 20 à 15, et en été de 10 à 12. Cette année il y a eu encore une vingtaine d'élèves aux premières leçons. Le nombre a déjà beaucoup diminué.

M. de Salles a fait aussi des cours à la Caserne en 1841. Il a eu dans l'origine de 30 à 40 élèves. Ce cours a lieu de midi à une heure, trois jours de la semaine.

Dix à douze Élèves, la plupart appartenant à des familles Grecques, suivent le cours d'Arabe au Collège. 4 à 5 sont des pensionnaires du Collège. Les séances ont lieu les lundi, Mercredi et Vendredi, d'une heure à deux.

M. Eusèbe de Salles suit le dialecte Égyptien. Sa méthode d'enseignement paraît bonne ; elle tient de celle de Luneau de Boisjermain et de Jacotot sans négliger l'application des règles et leur explication. Le professeur écrit sur une ardoise et lit aux élèves une phrase Arabe l'une après l'autre. Il traduit aussitôt la phrase en faisant remarquer les règles qui s'y rencontrent. Il fait écrire par les élèves la même phrase, la leur fait lire, et rectifie au besoin leur prononciation, leur en fait faire après la traduction mot par mot, et il fait ensuite construire la phrase en français. Les livres Arabes qu'explique M. Eusèbe de Salles sont peu nombreux, celui dont il se sert généralement est un Robinson Crusoé traduit en Arabe. Il fait aussi traduire des lettres manuscrites. Il fait faire à ses élèves des thèmes et des versions. Pour les thèmes, il prend pour sujet une matière qui a fait l'objet d'une version antérieure, la dicte aux Élèves en français, lui en demande la traduction en Arabe.

Pour apprendre l'Arabe vulgaire, il faut deux ans d'étude ; pour savoir écrire manuellement, deux à trois mois pourraient suffire, mais pour être en état de rédiger une lettre et surtout pour parler l'Arabe, il faut deux ans au moins.

Il y a chez les élèves peu de persévérance, peu d'assiduité. Aussi voyons nous le cours d'arabe attirer d'abord un certain nombre d'élèves et ne pouvoir les captiver jusqu'à la fin de l'exercice. Cela tient non seulement au caractère des Marseillais et aux occupations commerciales de ceux qui suivent les cours, mais peut-être aux difficultés que présente l'étude de cette langue.

Toutefois, parmi ces Élèves peu assidus, peu constans, on a distingué un jeune homme appartenant à des parens peu aisés et dont l'éducation première avait été négligée, qui par le seul effet d'une volonté ferme, est parvenu à vaincre les obstacles que lui présentait l'absence des premiers élémens de l'instruction. Dans deux ans d'étude, le jeune Jullien est parvenu à apprendre à écrire et à parler l'arabe vulgaire d'une manière très satisfaisante³².

- 26 Répondant le 10 juin 1846 à l'enquête menée par le ministère auprès de l'ensemble des professeurs de langues vivantes, le professeur expose sa méthode d'enseignement :

[...] J'ai renoncé de bonne heure à la prétention d'imposer aux élèves un plan absolu et rigoureux, c'eût été méconnaître l'expérience qui a donné vogue aux modes les plus opposées, les plus contradictoires. Ce serait méconnaître les intelligences humaines qui sont variées comme les maîtres qui enseignent, comme les élèves qui écoutent. Si la méthode était une, elle serait inapplicable, car les individus diffèrent radicalement par leur organisation : l'un est tout mémoire, un autre tout jugement, un troisième tout imagination.

L'expérimentation conduit à un synchrétisme qui exerce ces trois facultés ; qui ne glisse la théorie, l'analyse qu'après une suffisante préparation par la pratique et par la synthèse ; qui ménage la patience de l'auditeur, la tranquillise, l'encourage dès le

premier jour par des résultats, au lieu de l'effrayer par des règles abstraites ; en un mot, qui trouve toujours des motifs, des prétextes, à réveiller l'attention, ce fonds commun de toutes les méthodes, cette condition unique et indispensable de tout succès.

27 Voici le procédé dont les élèves se sont le mieux trouvés :

Les premières phrases d'un livre servent à démontrer pratiquement l'alphabet, tout en indiquant la fabrique des parties du discours et l'analyse grammaticale de la phrase arabe. Une feuille imprimée comprenant l'alphabet, la lecture d'une phrase et sa traduction mot à mot est distribuée aux élèves qui peuvent l'étudier chez eux aussi bien qu'aux premières leçons du cours. Au bout de quinze leçons au plus les élèves ont pu être classés par leur aptitude ; et on les exerce à tour de rôle à l'écriture, à la lecture, à la traduction et à l'analyse. Le travail plus difficile pour les premiers qu'on a reconnus les plus avancés ou les plus capables est rendu facile pour les autres par des répétitions multipliées. Le premier n'avait que la leçon du maître, le dernier a de plus la répétition de tous les camarades de la série fonctionnant ce jour-là. Les séries sont composées de façon à ce que tous les élèves soient exercés activement au moins une fois par semaine.

Déjà au bout de vingt leçons, le thème peut être joint à la version, c'est-à-dire que la phrase du texte arabe dûment calquée en français peut être effacée et reproduite en arabe par l'indication du mot français correspondant. Les numéros retardataires obligeant longtemps à revenir sur la lecture et l'écriture, le cours peut être pris avec fruit par de nouveaux venus à presque tous les momens de sa durée. Mes collègues de Paris ayant affaire à un auditoire moins nombreux et a plus choisi se contentent de faire expliquer un texte et n'ont jamais la peine d'enseigner les élémens de la lecture et de la grammaire.

Notre marche beaucoup plus pénible rappelle assez les méthodes Jacotot. je l'avais vue pratiquer dans les mosquées d'Alger ; je l'ai retrouvée dans celles d'Egypte, de Syrie. Les inventions d'Europe sont vieilles comme le monde. Seulement, il faut ajouter qu'en Orient, le maître n'adapte pas ces méthodes aux variations individuelles ; et voilà en quoi nos imitations sont un progrès sur sa routine.

Parmi les élèves, par exemple, j'ai vu deviner et appliquer le système Volney : l'alphabet arabe avec ses caractères bizarres et sa tachigraphie écourtée leur faisait horreur et ils s'obstinaient à ne copier du tableau que la transcription en caractères romains ; ils notaient d'un point ou d'un esprit une prononciation étrangère ; ils emmagasinaient un fonds de lieux communs et de grammaire avec lequel ils retrouvaient le courage d'attaquer et l'esprit de comprendre l'alphabet. Ils avaient divisé le travail à peu près comme l'enfant qui n'a à chercher dans un livre que les mots déjà confiés à sa mémoire par sa nourrice.

La méthode naturelle était aussi calculée pour économiser les livres ; le papier blanc et le crayon étaient les seuls matériaux rigoureusement indispensables ; la plupart des élèves n'ont jamais eu d'autre secours. De temps en temps, un résumé grammatical, les flexions de la conjugaison, les formes du verbe forment un tableau écrit et copié. Cela remplace les grammaires classiques. Le même procédé est employé pour enseigner l'usage du dictionnaire par racines, mais on sent bien que le succès est plus lent ; la besogne étant plus ardue.

A ceci se rattache mes anciennes plaintes sur l'absence de livres et particulièrement d'un dictionnaire. Mes voyages à Malte, au Qaire, à Alger m'ont fait connaître quelques livres élémentaires précieux entr'autres Robinson Crusoe en Arabe (édition par malheur épuisée). De nouvelles visites à Malte ou Alger pourront tenir au courant de toute innovation dans l'enseignement et de toute production utile. Les rapports de librairie entre Marseille et ces deux échelles sont totalement nuls³³.

28 Parmi les ouvrages dont le professeur désire disposer figurent les grammaires de Silvestre de Sacy, de Delaporte et de Gaussin de Perceval, le dictionnaire arabe-latin de

Golius, le dictionnaire arabe-français de Caussier et Bochtor, les Dialogues arabes de Delaporte.

- 29 1846 marque une date importante dans l'histoire de l'enseignement de l'arabe à Marseille. Le cours public d'arabe vulgaire est détaché du collège Royal et relégué rue d'Aubagne, où Eusèbe de Salles fera donc désormais deux cours. Est en outre créé, au collège royal, un cours strictement réservé aux élèves et dont la responsabilité est confiée à Joseph Sakakini, le 20 novembre. Eusèbe de Salles en conçoit évidemment une grande amertume :

Les lettres que je reçois de Marseille représentent la petite colonie levantine comme triomphante : elle serait sûre de la nomination de M. Sakakini. Les levantins se sont toujours crus maîtres de tout enseignement arabe en France, sans noter que Raphael, Bochtor et Gabriel Taouil avaient été fonctionnaires français en Egypte, et avaient d'ailleurs l'instruction classique des lettrés et prêtres d'Orient. M. Sakakini comme tous les levantins de Marseille parle pratiquement l'arabe sans en connaître la grammaire ; il y a pire, il ignore la grammaire française, il est étranger aux études classiques d'où il faut tirer les analogies pour un enseignement à donner à de jeunes français dans un collège français. M. Sakakini est d'ailleurs arrivé à l'âge où les facultés des hommes ordinaires baissent beaucoup, il a de beaucoup passé soixante ans : c'est un argument dans un collège où l'on vient de mettre à la retraite un censeur âgé de 52 ans. Sa famille, nombreuse et nécessiteuse, a apitoyé beaucoup de négociants et peut-être quelques députés qui ont pris bénévolement l'indigence pour une recommandation littéraire³⁴.

- 30 Une très violente harangue publique contre Voltaire, Proudhon, Ledru-Rollin et les « serpents » socialistes, en 1849, lui vaut l'estime du parti de l'ordre : il est bien considéré après le coup d'Etat, son cours communal est désormais rétribué. Mais la création de la faculté des sciences en 1854 le prive d'une grande partie de ses élèves : ils ne sont plus que quatre ou cinq à fréquenter la rue d'Aubagne. Assombri par les revers de fortune de sa femme, Eusèbe de Salles renonce peu à peu à tout espoir d'un poste de consul ou d'une chaire à Paris.
- 31 L'accès à des fonctions qu'il convoitait depuis treize ans ne semble pas avoir davantage satisfait Georges Sakakini : son travail au lycée lui prend beaucoup de temps, l'empêchant de s'acquitter de tâches mieux rémunérées dans les maisons de négoce, et le maigre traitement de 1200 F qui lui est versé ne constitue pas une compensation suffisante. Il se plaint de l'absence de livres, peine à suggérer des titres quand on le consulte. Le professeur est plutôt bien noté au lycée, malgré le peu de fermeté et d'ascendant sur les élèves qu'on lui reproche, une instruction jugée « bornée » et des effectifs qui restent faibles³⁵. Son enseignement est-il aussi pratique et adapté aux besoins des élèves qu'on pouvait l'espérer ? Certains inspecteurs généraux en doutent :

La division supérieure est fournie de 23 élèves, la seconde de 14 ; mais il nous a paru que sur ces 14 élèves, il n'y en avait réellement que 2 qui suivissent avec fruit, & qui fussent en état de répondre aux questions du Professeur. Comme nous l'avons déjà mentionné dans notre rapport de 1848, M. Sakakini se plaint de n'avoir ni grammaire ni vocabulaire à mettre entre les mains des élèves, de sorte que tout se fait, pour ainsi dire, au tableau : le professeur écrivant des phrases que les élèves sont chargés de lire & de traduire ; ce qui amène incidemment les questions de grammaire & les explications du professeur. M. Sakakini enseigne le dialecte d'Alexandrie, & regarde comme un méprisable patois le dialecte occidental ou Africain ; ce qui fait qu'il ne peut profiter des ouvrages en grand nombre publiés dans ce dialecte depuis notre établissement en Algérie. D'un autre côté, il semble qu'il y aurait plus d'utilité, dans l'état actuel de nos relations avec la race arabe, à

enseigner au lycée de Marseille le dialecte africain, quelque opinion que puissent avoir les convaincus de l'infériorité de ce dialecte, comparé à celui de l'Orient³⁶.

- 32 Eusèbe de Salles fait valoir ses droits à la retraite en 1867³⁷. A partir de 1865, Joseph Sakakini, dont la fortune est devenue considérable, se fait remplacer au lycée par le suppléant qu'il a choisi et qu'il rétribue, Abdou-Moussa. Le ministre se propose de nommer Reynaud, qui s'est porté candidat. Mais l'histoire ne se répétera pas :

M. Abdou-Moussa a pour lui le double avantage de la possession et d'une certaine expérience de l'enseignement acquise par une pratique de trois ans. Il fait bien ; les élèves sont habitués à sa manière. On désorganiserait peut-être le cours en le mettant aux mains d'un autre professeur. Sa capacité, qui est le point essentiel, est incontestable. Tous les élèves nouveaux qui viennent soit de l'Afrique, soit de l'Egypte, le comprennent parfaitement. L'arabe est sa langue propre puisqu'il est d'origine syrienne, et il sait assez de français pour donner dans notre langue toutes les explications que peut nécessiter l'enseignement dont il est chargé. Une dernière considération en sa faveur, c'est qu'il est le candidat de M. Sakakini. Sans reconnaître à celui-ci le droit de choisir un suppléant, on peut néanmoins tenir compte de ses préférences, alors qu'il s'agit de celui qui doit continuer son œuvre.

M. Reynaud [...] serait aussi très capable d'occuper la chaire qu'il sollicite. Il est chargé de la correspondance arabe dans plusieurs maisons de commerce de Marseille en relations avec l'Egypte et la Syrie, et a prouvé, par plusieurs articles publiés dans le *Nouvelliste* de Marseille et dans le *Toulonnais*, qu'il possédait parfaitement la langue française ; il se recommande aussi par son dévouement aux institutions impériales et par les services qu'il a rendus dans le presse de Provence aux intérêts algériens, entendus d'après le programme du Gouvernement. [...] En somme, M. Reynaud me paraîtrait devoir être préféré à M. Abdou-Moussa si la question était entière, c'est-à-dire si celui-ci n'était déjà en possession du poste, et n'inspirait un véritable intérêt, soit par cette circonstance, soit par le succès de son enseignement³⁸.

- 33 En 1886, Joseph Abdou-Moussa succédera à son père au lycée. Comme Gabriel Taouil, les Abdou-Moussa sont originaires de Damas. Comme lui, ils appartiennent au rite grec catholique.
- 34 Le cours du lycée n'est pas, à la fin du XIX^e siècle, le seul cours d'arabe existant à Marseille. Le cours public subsiste, désormais assuré par Reynaud. Les cours communaux étant tombés en désuétude, la Chambre de Commerce fonde en 1872 une Ecole de Commerce, ouverte aux élèves français ou étrangers âgés de quatorze ans au moins. L'enseignement est organisé sur trois ans. En deuxième et troisième année, les élèves doivent suivre des cours de correspondance commerciale et de conversation dans deux langues : obligatoirement l'anglais et, au choix, l'allemand, l'arabe, l'italien ou l'espagnol. Désormais menacée par la suprématie de l'anglais, la langue arabe ne déchaîne plus guère les passions provençales :

L'Ecole de commerce est un établissement libre pour l'ouverture duquel aucune des formalités prescrites par la loi du 15 mars 1850 n'a été remplie. Elle ne reçoit de la Ville aucune subvention. Elle est patronnée par la Chambre de Commerce et a été fondée au moyen de souscriptions. Les élèves sont répartis en trois années. La classe d'Arabe est suivie par deux élèves de troisième année, qui sont les deux fils du Directeur des Écoles, et par 7 élèves de deuxième année, soit 9 en tout ; 3 élèves appartenant à la troisième et à la deuxième année suivent la classe de grec moderne.

M. Adjouri est chargé de la classe d'arabe et M. Gryparis de celle de grec moderne [...]. M. le Directeur de l'Ecole dit beaucoup de bien de M. Adjouri ; il m'est revenu cependant qu'appelé à Aix pour servir d'interprète dans un procès criminel, il lui aurait été impossible de remplir cet office, et qu'on aurait dû faire appeler un autre

interprète. Si ce fait est vrai, on est fondé à douter que l'arabe enseigné par ce professeur soit l'arabe vulgaire.

Quant au cours d'arabe rétribué par l'Etat, la Ville de Marseille doit lui fournir seulement le local pour les leçons ; et depuis quelques années l'a promené de quartier en quartier, ce qui ne peut manquer de nuire à son succès. Quand il était installé au Conservatoire de musique, il réunissait un nombre d'élèves assez considérable. Placé aujourd'hui dans une école d'adultes, il est beaucoup moins fréquenté. Je ne puis savoir que par oui-dire les résultats obtenus par M. Reynaud, chargé de ce cours [...]. Pendant l'année scolaire qui finit, 20 personnes ont été inscrites au cours de M. Reynaud ; mais il n'y a jamais eu plus de sept ou huit auditeurs présents. M. Reynaud a aussi réuni chez lui, au nombre de trois, des officiers de la garnison auxquels il a donné des leçons gratuitement [...]³⁹.

- 35 Enfin, en 1873, la Chambre de Commerce de Marseille fonde une bourse pour envoyer à l'Ecole des langues orientales de Paris un étudiant des Bouches-du-Rhône⁴⁰. Lointaine fidélité à des engagements contractés sous Colbert.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Archives de la Chambre de Commerce et d'industrie de Marseille : Enseignement de la langue arabe au lycée de Marseille (1835-1838) : MK. 2. 1.3.

Archives communales de Marseille : 1 D 34 et 13 D 47 : Enseignement de la langue arabe au lycée de Marseille.

Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Marseille : Enseignement de la langue arabe au lycée de Marseille (1810-1811, 1833-1837, 1852, 1855-1856): 1 T 119.

Archives Nationales, Paris. Série F : Versements des ministères. Sous-série Fl7 : Instruction publique.

F17 4097 à Fl 7 4099 : chaire d'arabe vulgaire de Marseille.

F17 6896 : Rapport sur l'Ecole des Jeunes de Langues établi à la demande du Ministre des Affaires Étrangères (1847). F17 7855 à 7865 : lycée de Marseille. F17 21688 : dossier Sakakini.

Sources imprimées

CORDIER, Henri (1911) : « Un interprète du Général Brune et la fin de l'Ecole des Jeunes de Langues », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVIII, 2^{ème} partie, Paris, Imprimerie nationale, 267-350.

CORDIER, Henri (1917) : « Notes sur Eusèbe de Salle », *Bulletin bibliophile*. Juin : 265-276. Juillet-août : 313-335. Septembre : 392-413.

JULLIEN, Charles-André (1925) : *Un médecin romantique, interprète et professeur d'arabe. Eusèbe de Salles*. Alger.

LOUCA, Anouar, SANTONI, Pierre (1984) : « Histoire de l'enseignement de la langue arabe à Marseille », in VILLARD-SANTONI éd. (1984), 113-124.

VILLARD, Madeleine, SANTONI, Pierre éd. (1984) : *L'Orient des Provençaux dans l'histoire*. Catalogue de l'exposition « L'Orient des Provençaux » organisée de novembre 1982 à février 1983 par les archives départementales, la Chambre de Commerce et d'Industrie et les archives de la ville de Marseille. Seconde édition augmentée.

NOTES

1. Cité par Cordier (1911 : 270). Repris par Louca-Santoni (1984 : 113).
2. Descendant d'une vieille famille marseillaise, il a été drogman puis consul à Constantinople, Saida, Tunis, Le Caire, Alger, chargé d'une mission au Maroc, avant de devenir secrétaire interprète auprès de la Bibliothèque nationale et chargé du contrôle de l'Ecole des Jeunes de Langues. Conseiller et interprète de Bonaparte lors de l'expédition d'Egypte, il meurt au siège de Saint-Jean d'Acre en mai 1799.
3. Cité par Cordier, ouvrage cité, p. 301.
4. Voir ici-même la contribution de Henri Besse. Une solide amitié liait Volney et Venture de Paradis
5. Cette mesure semblait devoir signifier la fermeture de l'Ecole des Jeunes de Langues. Écartelée entre trois ministères - l'Intérieur, l'Instruction publique, les Affaires Étrangères ? celle-ci survécut néanmoins dans l'enceinte du Lycée Louis-le-Grand jusqu'en 1873. Un rapport de 1847 en retrace l'histoire sinieuse depuis la Révolution : « En 1797, l'Ecole des Jeunes de Langues fixa de nouveau l'attention du gouvernement. Le nombre des élèves fut porté à 15 ; ils eurent un instituteur résidant au collège, un maître d'étude, un professeur de turc, logé, nourri près d'eux, et les plus avancés allaient en outre recevoir des leçons de langues orientales au Collège de France. En 1803, l'Ecole de Constantinople fut rétablie et composée, avec celle de Paris, de 24 élèves, mais un ordonnance royale du 31 juillet 1825 en réduisit le nombre à 12 pour les deux écoles. L'année suivante, son organisation reçut un changement assez notable ; les dépenses d'habillement, livres, plumes, etc. cessèrent d'être faites par l'administration de l'Ecole, comme cela avait toujours eu lieu, et les élèves reçurent leurs fournitures du Collège même. Il fut décidé de plus que l'usage suivi jusqu'alors de réunir dans un quartier séparé tous les Jeunes de Langues, quel que fussent leur âge et leur degré d'instruction, ne présentant aucun avantage sous le rapport du travail et ayant d'un autre côté de graves inconvénients pour les mœurs, ces jeunes gens seraient désormais répartis dans les différents quartiers avec les autres élèves de la classe à laquelle ils appartenaient. Cette mesure n'a point cessé d'exister, et est encore observée aujourd'hui. En 1831, il fut arrêté en vertu d'une décision ministérielle que les élèves, autant pour favoriser leurs progrès que par raison d'économie, cesseraient d'être réunis à Constantinople après avoir terminé leurs études à Paris, et qu'ils seraient envoyés auprès des consuls pour se préparer aux fonctions d'interprète. La même décision réduisit le nombre de ces élèves et des Jeunes de Langues à 8. Cependant, il n'est point hors de propos de faire observer que l'article 31 de l'ordonnance royale de 1833 sur le personnel des consulats permet d'élever à 12 le nombre total des Jeunes de Langues entretenus à Paris et des élèves-interprètes employés au Levant. En conséquence, la décision ministérielle de 1831 est annulée en ce qui touche le nombre des élèves. Aujourd'hui, il y a deux élèves-interprètes en Turquie et 7 Jeunes de Langues à Paris. » (A. N. F17 6896)
6. Parmi eux Jaubert, qui deviendra l'interprète de Bonaparte à la mort de Venture de Paradis et que l'arabe parlé au Caire laissait médusé.

7. Vues nouvelles sur les langues orientales, publié pour la première fois dans les Œuvres complètes chez Bossange (1820- 1822).
8. Qui portera le nom de 'collège royal' de 1815 à 1848.
9. A. N. F.17 7855
10. Les cours d'italien et de grec moderne ouverts sous la Monarchie de Juillet introduiront cependant une diversité dans l'offre de langues dont il n'existera pas d'équivalent. Malgré le petit nombre d'élèves inscrits, la chaire de grec moderne sera officiellement créée en 1866.
11. Tous les titulaires successifs de la chaire pâtiront de cette situation, les retards de paiement pouvant s'accumuler sur plusieurs années.
12. A. N. F17 7855.
13. A. N. F17 7855 et 4097
14. Le salaire annuel d'un maître de langues sera fixé à 500 F en 1829.
15. Deux décrets du 16 octobre 1810 et du 21 août 1818 ramèneront l'indemnité à 2500 F, acquittés pour moitié sur les fonds commerciaux et pour moitié sur les fonds de la commune, plus 1000 F en lieu et place du couvert et du logement au lycée.
16. Parmi eux beaucoup de civils (Villard-Santoni 1984 : 95).
17. A. N. F17 4097.
18. Note du proviseur, 1811.A. N. F17 4097.
19. C.C. I. M. MK 2.1.3.
20. Ce qui lui vaut la réputation de favoriser les élèves levantins.
21. A. N. F17 4097.
22. A. N. F17 7858.
23. A.N. F174097.
24. Ses papiers personnels, déposés à la Bibliothèque municipale de Montpellier, ont été exploités par Cordier (1917) et surtout Jullien (1925).
25. C. C. I. M. MK 2.1.3
26. Note sur la nécessité d'Etablir à Marseille une Chaire de langue Arabe vulgaire qui soit occupée par un professeur sachant à la fois cette langue et la langue française. 1837.
27. A. N. F17 4097.
28. L'abbé Jean-Joseph-Léandre Barges (1810-1896) deviendra professeur d'hébreu à la Faculté de théologie de Paris et publiera en 1889 un ouvrage original : Inscriptions arabes qui se voyaient autrefois dans la ville de Marseille (Villard et Santoni 1984 : 106).
29. CCI.M. MK. 1. 2. 3. Figurent parmi les signataires identifiés par Louca et Santoni (1984) Jauffret, bibliothécaire de la ville, le proviseur Deschamps, Méry, inspecteur des monuments historiques, l'historien Augustin Fabre.
30. En 1845, le ministre Salvandy intimera officiellement et très fermement à de Salles l'ordre de ne plus usurper le titre de « lecteur royal » - réservé aux professeurs du Collège de France - et de cesser toute référence à une succursale marseillaise de l'Ecole des Langues Orientales qui n'existe pas.
31. Cité par Cordier (1917 : 392-396).
32. A. N. F17 4097
33. A.N. F17 4097
34. Lettre d'Eusèbe de Salles à M. Delebecque, directeur du personnel de l'instruction publique, du 19 novembre 1846. A.N. F17 21688.
35. 16 élèves sur 832 sont inscrits au cours d'arabe en 1857. 8 sur 1035 en 1865.
36. Rapport d'Alexandre pour l'année 1850. A. N. F17 21688.
37. Il mourra à Montpellier le 1er janvier 1873, quelques mois après Sakakini.
38. Lettre de l'Inspecteur d'académie des Bouches-du-Rhône au recteur, 10 novembre 1868. A. N. F17 7965.
39. Lettre du recteur au ministre, 14 août 1874. A.N. F17 4097

40. Le premier bénéficiaire en 1873 est un élève de Reynaud, Charles Audibert

RÉSUMÉS

Cet article évoque l'enseignement de l'arabe à Marseille au XIX^{ème} siècle. Il fut l'objet de confrontations violentes, principalement entre le Ministère de l'Instruction publique et la Chambre de Commerce, chacune de ces institutions mettant en avant, à travers la personne de son candidat au poste, ses conceptions de ce que devraient être les objectifs et les méthodes de l'enseignement des langues.

This paper deals with the teaching of the Arab language in Marseilles in the XIXth century. It gave rise to violent controversy, mainly between the Ministry of Education and the local Chamber of Commerce, each supporting, through a specific candidate to the job, their own idea of what the goals, aims and methods of language teaching should be.

INDEX

Mots-clés : Enseignement de l'arabe, objectifs, méthodes d'enseignement, Marseille, XIX^e siècle

Keywords : Teaching of the Arab language, goals, methods of language teaching, Marseille, XIXth century

AUTEUR

MARIE-HÉLÈNE CLAVÈRES

Université Paul Valéry